Où sont passés les ancêtres ?

Morts et vivants dans une famille chinoise d'aujourd'hui

Where Have the Ancestors Gone ?. Dead and Alive in a Chinese Family Today

Jing Wang

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/23820>

DOI : 10.4000/lhomme.23820

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 21 mai 2015

Pagination : 75-106

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jing Wang, « Où sont passés les ancêtres ? », *L'Homme* [En ligne], 214 | 2015, mis en ligne le 18 mai 2017, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/23820> ; DOI : 10.4000/lhomme.23820

Où sont passés les ancêtres ?

Morts et vivants dans une famille chinoise d'aujourd'hui

Jing Wang

DANS LA DIASPORA chinoise de Paris, au sein de laquelle je conduis mes recherches (Wang Jing 2013), on ne peut qu'être saisi par la variété des attitudes face à la mort : corps enterrés ou incinérés, cendres conservées, ensevelies ou dispersées, sépulture dans un cimetière parisien ou retour en Chine dans le village d'origine, autel des ancêtres encore présent dans le lieu d'habitation ou tout à fait disparu, fréquentation ou non du temple où les ancêtres sont collectivement honorés pour les fêtes, etc. Cette extrême diversité (« Chacun fait comme il veut ou comme il peut selon ses moyens économiques » est la phrase consacrée¹) m'a troublée, sans doute, mais elle m'a surtout incitée à solliciter le plus intime de ma mémoire et à prolonger l'enquête en Chine même, dans le milieu dont je suis issue. L'éclatement et la dispersion extrêmes de la coutume dans la diaspora chinoise de Paris pouvaient sembler le résultat de trajectoires familiales singulières, en fait il n'en est rien. Tout le monde chinois, urbain en particulier, est aujourd'hui plus ou moins bouleversé par un remaniement profond des pratiques rituelles liées à la mort et aux ancêtres, qui s'éloignent dorénavant de l'ordre coutumier qui avait traversé le temps et que les spécialistes de la Chine « traditionnelle » ont souvent décrit². De ce mouvement d'ensemble, l'ethnologie doit pouvoir exprimer les

1. Concluant la plupart de mes entretiens sur le sujet avec les Asiatiques de Paris (XIII^e arr.).

2. La meilleure synthèse récente est de Joël Thoraval (2014).

———— Cet article a bénéficié des questions et des suggestions de Catherine Capdeville, Giordana Charuty, Daniel Fabre, Vincent Goossaert, Gilles Guiheux, Isabelle Thireau et Claudie Voisenat. Je les remercie sincèrement.

tendances et les logiques actuelles. La question s'imposait d'autant plus que j'avais moi-même vécu, sans y penser, cette profonde métamorphose au sein de ma propre famille, qui n'a rien d'un exemple isolé, comme on va le voir.

En Chine, aujourd'hui, on s'alarme : « Le pays est envahi par ses morts »³. Cette crainte est déjà ancienne mais, depuis une trentaine d'années, les règlements se multiplient, des instituts chargés de contrôler la situation sont créés et les cadres du parti communiste se font partout les porte-paroles des réformes nationales. En effet, dans une logique d'utilisation rationnelle de l'espace, la politique de l'enfant unique, promue en 1980, qui eut non seulement des effets démographiques mais aussi urbanistiques, apparaît comme indissociable de celle de la réduction de l'espace physique concédé aux défunts, en particulier dans les grandes villes. Ces deux réformes, confirmant l'intrusion de l'État au cœur même de la continuité familiale, se sont trouvées logiquement articulées. Tard venue mais aujourd'hui assez abondante, la littérature sur l'économie funéraire en Chine souligne la tension entre cette contrainte publique et le désir de distinction qui, sur la vague de l'enrichissement rapide d'une nouvelle classe moyenne, pousse à la dépense ostentatoire et à l'exaltation monumentale de la mémoire des morts (Aveline-Dubach 2013 ; Aveline-Dubach, ed. 2013). Il faut pourtant admettre que le « marché funéraire » ne relève pas de l'économie ordinaire, puisqu'est en jeu ce que Marcel Granet identifiait en 1922 comme le premier devoir religieux des Chinois contemporains (qui pourtant « vivent sans préoccupations religieuses apparentes ») : « se faire enterrer dans le pays natal » (Granet 1989 [1922] : 169). Précepte commandé par « une croyance simple et profonde : la substance d'un mort appartient à la terre maternelle » (*Ibid.* : 170). Intrinsèquement lié au précédent, « [l]e sentiment que le pire désastre est de voir disparaître une race et son culte constitue l'élément le plus réaliste qui subsiste dans le culte des ancêtres : celui-ci n'aurait plus [...] que la valeur d'une commémoration symbolique des traditions de famille si ce devoir de perpétuer la race ne se traduisait par des émotions d'ordre religieux » (*Ibid.*). Idéalement, dans ce système patrilinéaire, ce sont les fils qui sont voués à accomplir les rites qui représentent et alimentent cette perpétuation, d'où le malaise qu'a engendré l'obligation de l'enfant unique.

3. Tel un signal d'alarme, cette phrase est au fondement des multiples règlements qui s'ensuivirent à propos de l'espace réservé aux morts (cf. Fang & Goossaert 2008, pour les lois de l'État). J'ai dépouillé systématiquement tous ceux édictés dans la province de Shandong et dans la ville de Qingdao jusqu'en 2012.

L'enchaînement des transformations imposées d'en haut depuis un siècle – interdictions des « superstitions » (essentiellement des rituels liés à l'accompagnement des défunts), disparition des grands cortèges de funérailles, passage obligé de l'inhumation à la crémation, concentration des funérariums et cimetières publics et réglementés – invite les meilleurs analystes de la religion à évoquer la violence symbolique inouïe que ce grand remaniement a infligée au peuple chinois⁴. Comment les familles ont-elles réussi à maintenir, en l'adaptant un modèle pluriséculaire que les réformes successives visaient explicitement à faire disparaître ? Comment fut partiellement mise en échec cette éradication en préservant et reconfigurant le lien aux ancêtres ? Comme il est difficile de répondre à ces questions sur un plan général, le recours à une enquête rapprochée m'a semblé pertinent. Dans la lignée de quelques textes exemplaires – dus à Oscar Lewis (1973), Josef Erlich (1978) et Patrick Williams (1984) qui ont réalisé l'ethnographie minutieuse d'un rite accompli dans une seule maison –, une telle approche devrait enrichir notre compréhension en montrant comment, dans la Chine d'aujourd'hui, en deux générations, un groupe familial a tenté de s'adapter, non sans craintes, doutes et conflits internes, aux nouvelles formes du culte des ancêtres qui lui ont été imposées.

La matière de cet article est d'abord issue de mes souvenirs et aussi des souvenirs de proches qui ont bien voulu se prêter à une recherche qui les a souvent profondément affectés. Le journal intime que ma mère tient depuis son adolescence a été d'un secours précieux, car tous les tournants de la vie familiale y sont enregistrés et décrits exactement comme dans un « livre de raison ». Dans la continuité de ces récits de mémoire, j'ai conduit dans le même milieu une enquête ethnographique orientée et éclairée par cette récapitulation douloureuse du passé, j'ai observé de très près les inventions hésitantes du présent, j'y ai reconnu les réponses, incertaines et contestées, apportées pour faire face aux grandes mutations de la société chinoise. Nous le verrons, le destin des morts est un miroir de l'évolution sociale et culturelle de la Chine d'aujourd'hui. On peut même dire qu'il en est le miroir grossissant et, à bien des égards, le plus puissant révélateur.

J'ai passé les treize premières années de ma vie dans une grande maison de style germanique, à Qingdao, une ville côtière sur la mer de Chine qui fut, au début du XX^e siècle, le principal comptoir concédé à l'Allemagne. J'y habitais avec mes parents, la famille du cousin de mon père, à peine plus jeune que lui, et une dame âgée, veuve de l'oncle de mon père,

4. Cf. l'excellente mise au point de Vincent Goossaert et David A. Palmer, intitulée « La piété filiale, la famille et la mort » (in Goossaert & Palmer 2012 : 239-253).

que j'appelais « grand-mère ». Sans être riche, la famille vivait dans une relative aisance, à peu près retrouvée après la période, très dure pour elle, de la Révolution culturelle. Mon oncle et ma tante – car je nommais ainsi les cousins de la génération de mes parents – étaient cuisiniers, mes parents fonctionnaires. Nous avons eu la chance, fait assez rare à Qingdao dans les années 1970-1990, de conserver pour un temps une vaste maison où trois générations cohabitaient, sous l'autorité bienveillante d'un couple d'anciens attentifs aux rituels. J'y ai donc vu et vécu toutes les pratiques rituelles qui se déroulaient autour de l'autel des ancêtres. En 2000, peu de temps après le décès de ma grand-mère, la construction d'un périphérique est venue bouleverser le paysage de mon enfance, car la maison fut détruite. La famille s'est trouvée scindée en deux et, dans les appartements exigus de la ville moderne, celui de mes parents et celui de mes cousins, on ne consacra plus de pièce à l'autel des ancêtres. Les grands-parents n'étaient dès lors « présents » que dans le funérarium avant d'être transférés dans une tombe, au cimetière, hors de la ville. Ce déplacement – de l'intérieur vers l'extérieur, de la proximité à la distance – a entraîné, dans ma famille, une transformation profonde des liens de communication entretenus entre les vivants et les morts, les descendants et les ancêtres. Le passage que je me propose d'analyser comporte donc trois moments : celui où les ancêtres étaient encore parmi nous, dans la maison commune, celui de leur présence exclusive dans un funérarium municipal et, enfin, celui de leur réinstallation dans un cimetière éloigné, avec un espace physique et un rituel nouveaux. Chacune de ces étapes propose une redistribution des relations, avec les morts et entre les vivants, qui est l'objet de ma réflexion.

Les ancêtres parmi nous

Très jeune, à la mort de sa mère, mon père, Wang Zhanliang, a été adopté par la sœur de son père, sa tante Wang Yuzhen, qui s'était mariée à Qingdao. Il s'est éloigné du reste de sa famille demeurée à Dalian, une ville située plus au nord. Je n'ai donc jamais connu ses parents, mes grands-parents biologiques. J'ai grandi dans la maison de ma grand-tante, sans avoir conscience de la nature exacte de notre lien généalogique. D'ailleurs, je l'appelais « grand-mère », selon le système des appellatifs en Chine qui confond tous les aînés appartenant à la deuxième génération antérieure. J'aimais sa compagnie, les histoires qu'elle me racontait et, surtout, le fait qu'elle me permettait d'accéder à une pièce de la maison interdite aux enfants, en quelque sorte sacrée. De la première fois où j'en franchis le seuil, je n'ai aucun souvenir ; je pense que ma grand-mère était à l'intérieur et n'avait pas fermé la porte, en tout cas, elle a dû juger que

je pouvais entrer puisqu'elle ne m'en fit pas le reproche. Dès lors, j'ai saisi toutes les occasions d'aller avec elle, ou bien seule mais avec sa permission, dans cette pièce consacrée aux ancêtres.

Il y avait là un autel dont tous les détails sont gravés dans ma mémoire. C'était une sorte d'étagère d'environ un mètre soixante de hauteur. Sur le plateau supérieur se trouvait exposé, au centre, le portrait de l'époux de grand-mère décédé avant ma naissance, en 1980, une photographie en noir et blanc, légèrement jaunie. Fixer ce portrait tourné de trois quarts gauche me donnait l'impression d'être vraiment dévisagée et même suivie du regard par un monsieur souriant, à la chemise au col Mao boutonnée jusqu'au menton, aux cheveux sombres, au regard profond derrière des lunettes rondes à branches noires. Au-dessus de l'image était collé un papier rouge aux bords un peu roulés, où était calligraphié 先父马 (*Xianfu Ma*), soit, mot à mot, « Père (Monsieur) Ma ». En déchiffrant cette inscription, je me rendis compte pour la première fois que le patronyme de mon père, Wang, n'était pas celui de « grand-père », Ma, puisque celui-ci était en réalité un oncle – marié à la sœur du père – qui avait élevé mon père comme son fils⁵. De part et d'autre de la photo, sur deux tablettes de bois verticales, rouges, étaient calligraphiés au pinceau les noms des deux parents du disparu, invoqués comme les fondateurs de la maison.

Le plateau au-dessous, plus large, formait une sorte de table au centre de laquelle étaient placées trois statues : celle du dieu de la Prospérité (禄星, *Luxing*), encadrée par le dieu du Bonheur (福星, *Fuxing*) et par celui de la Longévité (寿星, *Shouxing*)⁶. Autour étaient disposés des plats contenant de la nourriture : un bol de riz, des fruits de mer, des tranches de viandes laquées, une tasse d'alcool de riz, des fruits frais, des bouteilles d'huile (Elisseef 2015)... Et, inoubliables pour moi, étaient les bonbons au lait de la marque Da Bai Tu (Lapin blanc), dont je raffolais. En effet, « Apporte le bonbon au grand-père » était le laissez-passer, prononcé par mon père, qui me permettait d'entrer dans la pièce consacrée et d'y rester quelque temps.

5. La différence de noms entre les ancêtres et les vivants qui en entretiennent le culte souligne une irrégularité dans le système de filiation. En général, la question se pose dans le sens descendant : mourir sans enfants implique que l'on soit « adopté » *post mortem* par une autre famille (généralement une branche alliée) qui porte donc un autre nom (Cheng 1973 ; Sung-hsing Wang 1976 ; Li 1986), faute de quoi on peut devenir un fantôme (sur ces « croyances », lire le récit de Stéphane Corcuff [2015]). Dans le cas ici rapporté, le sens est ascendant : mon père se rattache à ses parents adoptifs (et non à ses géniteurs), qu'il a choisis comme ancêtres à honorer afin de bénéficier de leur protection, mais sans jamais prétendre pour autant occuper le premier rang par rapport au fils légitime, son cousin, aussi bien dans le travail rituel que dans la succession.

6. Sur ces figures généralement associées sur les autels familiaux et dans les temples, cf. les images populaires réunies par Christophe Comentale (2004 : 76-77).

La chambre était spacieuse – une quarantaine de mètres carrés –, éclairée par une large ouverture vers le nord. Face à la porte d'entrée, sous la fenêtre, se trouvait un lit de bois, bas, couvert d'un drap blanc. Une paire de lunettes rondes à branches noires était posée à côté de l'oreiller, une paire de chaussons glissée sous le lit. Tout indiquait que grand-père était là, qu'il vivait dans cette pièce. Ce que confirmaient les gestes de ma grand-mère que j'avais le droit de suivre désormais. Elle se levait toujours très tôt et, après sa toilette, bien coiffée et dans une mise élégante, elle pénétrait dans la chambre, allumait la lumière, tirait le rideau et arrangeait le lit comme s'il avait été occupé par un dormeur. Ensuite, elle choisissait trois bâtons d'encens bien longs, les allumait et les plantait dans un bol rempli de cendres à cet usage. Elle sortait un instant, laissant la porte ouverte pour que l'air se renouvelle. Elle allait dans la cuisine, que seule une cloison – contre laquelle trônait la statue protectrice du dieu Guangong (关帝 *Guandi*)⁷ – séparait de la chambre des ancêtres, puis en revenait portant une tasse de thé chaud. Je me souviens que, de temps en temps, elle allumait une cigarette, bien qu'elle n'aimât guère que grand-père fume, et la déposait au bord du bol à encens. Elle s'asseyait alors sur le lit et parlait en regardant la fumée qui montait. Je l'écoutais. Elle racontait à son mari les événements du jour précédent. Ils étaient de toutes sortes : la chatte des voisins a accouché ; la petite (c'était moi !) a eu de bonnes notes à l'école ; des officiels chinois ont visité un pays étranger... À chaque repas, ma grand-mère, qui était très bonne cuisinière, disposait quelques cuillerées de chaque plat dans de petites assiettes et les plaçait sur l'autel en récupérant celles du repas précédent. Elle annonçait toujours, à haute voix, le nom des plats qu'elle offrait en partage.

Dans certaines occasions, il lui était interdit, selon la coutume, de faire la cuisine. En effet, pour les fêtes importantes comme l'anniversaire de la naissance et de la mort du dernier défunt, le jour des morts (清明, *qingming*) ou les grandes cérémonies du calendrier, c'étaient les hommes de la maison qui s'en chargeaient⁸. Par exemple, le jour de l'anniversaire de mon grand-père, qui « habitait » la chambre, mon père et mon oncle allaient très tôt au marché et rapportaient des sacs remplis de légumes, de fruits, de poissons, ainsi qu'un gâteau d'anniversaire. Tout l'après-midi,

7. Dénommé aussi Guandi, empereur Guan, héros du III^e siècle figuré comme un guerrier. Intégré dans le taoïsme populaire, il est le garant de la défense et de la fortune des maisons et des commerces, en Chine et dans la diaspora (Goossaert 2000 : 211 ; Jing Wang 2013 : 182).

8. Cette division du travail rituel dans le culte des ancêtres – à l'aînée des femmes le quotidien et l'intérieur, à l'ainé des hommes l'exceptionnel et l'extérieur – est bien attestée dans le système villageois « traditionnel » : par exemple, celui de villages au nord de Taïwan, peuplés au XVIII^e siècle d'émigrés du sud de la Chine continentale (Jordan 1972 ; Ahern 1973).

mon père et mon oncle étaient dans la cuisine, les femmes aidaient à préparer les légumes mais les hommes s'activaient aux fourneaux. Le repas, composé d'un nombre pair de plats, commençait par les entrées froides – salade, viande laquée –, se poursuivait avec le riz gluant accompagné de soja rouge, les prunes et les fruits secs, pour aboutir aux viandes et aux légumes. On portait ce menu complet à grand-père et mon père, pour finir, présentait le gâteau où était inscrit, comme en Europe, le nom de celui que l'on fêtait : Papa, toute la famille te souhaite bon anniversaire ». Exposé sur l'autel, il était ensuite partagé, d'abord entre les enfants.

Quand la nuit tombait, mon père commençait à préparer les papiers pour les morts, supports de toute communication avec les dieux, les ancêtres et les esprits (ou fantômes)⁹. Il sortait une rame de papier jaune, liée d'un fil de laine rouge, ainsi qu'un billet de 100 yuans, la plus grosse coupure chinoise. Il défaisait le fil ; j'avais la main pour le prendre et mon père me disait qu'il ne fallait surtout pas le perdre. Il posait sur le sol une quinzaine de feuilles, appuyait fermement sa main ouverte dessus et, par des rotations répétées, déployait le tas de façon à former un polygone qui peu à peu s'arrondissait. Il prenait ensuite le billet de banque et l'appliquait sur les papiers, en le déplaçant de haut en bas, attentif à ce que le contact soit complet et uniforme dans l'intention de transformer le papier vierge en papier-monnaie. Il répétait l'opération autant de fois que nécessaire, sur d'autres feuilles jaunes. Quand les papiers étaient prêts, il sortait une bouteille d'alcool de riz, une tasse vide et une longue baguette : « Nous allons donner de l'argent à grand-père », ce qui se dit littéralement : « brûler les papiers » (烧纸, *shaozhi*). Nous voilà dehors, dans la rue pavée, à la recherche d'un coin où le vent ne souffle pas trop fort. Mon père versait au sol l'alcool de riz en dessinant un cercle, au centre duquel il déposait les feuilles. Il remplissait la tasse et la posait à terre, hors du cercle, en expliquant que grand-père aimait beaucoup cet alcool. Puis il faisait couler quelques gouttes sur les feuilles et allumait une flamme qu'il alimentait en tournant et retournant les papiers-monnaies factices avec la baguette. Quand le feu avait bien pris, j'entendais la voix basse de mon père qui s'adressait à grand-père, comme grand-mère s'adressait à lui dans sa chambre en regardant la fumée de l'encens et de la cigarette. Il souhaitait que tout aille comme il voulait et qu'il puisse acheter tout ce qu'il lui plairait grâce à cet argent qu'on lui envoyait dans son monde. Quelques instants après, les papiers étant intégralement consumés, il ne restait qu'un tas de cendres dans le cercle. Mon père

9. Lire la minutieuse ethnographie et l'histoire générale de ces offrandes de papier au sein des cultes chinois dans Janet Lee Scott (2007).

y posait le fil rouge et vidait sur lui la tasse d'alcool. Je ne bougeais pas, je regardais, j'écoutais, j'imaginai la couleur des plantes « sur la planète où vit grand-père », puisque c'était ainsi que je me représentais cet ailleurs. Nous laissions sur place ce petit tas de cendres légères barrées d'un fil rouge que le vent dispersera.

En 1993, ma mère changea de travail et dut se déplacer loin de notre maison. Comme le ministère de l'Éducation accordait des appartements neufs aux professeurs, nous avons déménagé. L'autel de grand-père est resté dans la vieille maison, entretenu par l'autre moitié de la famille, celle de mon oncle Ma. Je ne fréquentais plus la chambre des ancêtres quotidiennement, mais nous rendions régulièrement visite à grand-mère et j'apportais toujours un sachet de bonbons « Lapin blanc », en espérant pouvoir les offrir à grand-père. À ma grande surprise, c'est à partir de ce moment-là que mes parents m'ont demandé d'aller moi-même lui porter le repas. Ma tante m'expliqua alors tout ce que je savais déjà : l'échange des plats de la veille avec ceux du jour, les trois bâtons d'encens à allumer... Elle pensait m'aider à faire mon apprentissage en même temps que pour ma cousine. Même si je n'ai plus besoin du laissez-passer des bonbons, je gardais cette habitude car je savais qu'ils faisaient plaisir à grand-père. La famille ne vivait plus sous le même toit, mais nous nous retrouvions à l'occasion des grandes fêtes et grand-père était toujours honoré de la même façon.

Grand-mère s'est éteinte en décembre 1997. Quelques jours plus tard, toute la famille s'est réunie dans la maison, avec les amis et les voisins. La pièce d'entrée était remplie de chrysanthèmes (菊花, *juhua*), la fleur des morts en Chine, de fruits et d'aliments divers. Toutes les portes étaient ouvertes, toutes les lumières allumées. Et j'ai vu, sur l'autel, le portrait de grand-mère, tout neuf à côté de celui un peu défraîchi de grand-père, à sa droite comme sur la photographie de leur mariage. La chambre était restée la même ou presque : le petit lit était recouvert d'un drap rouge, près de l'oreiller un peigne en ivoire était posé à côté des lunettes, une seconde paire de chaussons, plus petits, était glissée sous le lit.

Déménagements

Au printemps 2000, la nouvelle tomba officiellement : le tracé de la voie périphérique passera dans le quartier ; deux maisons seront détruites dans la rue, dont la nôtre. Mon oncle, qui l'habitait toujours, perdit le sommeil. Certains voisins faisaient mine de l'envier : le gouvernement va vous rembourser très largement, vous pourrez acheter un bel appartement, en choisir un sur la liste des résidences proposées et ne pas payer de taxes

pendant des années, etc. La maison fut effectivement démolie, au mois de juin suivant. Je n'étais pas présente mais toute la famille assista à la destruction. Mon père a pleuré, il était triste de voir ainsi disparaître le lieu où il avait grandi, mais il pensait surtout à l'autel des ancêtres. Ensemble, mon père et mon oncle sont allés au funérarium, ont descendu les deux urnes contenant les cendres des grands-parents pour leur avouer la vérité, à savoir que, bien malgré eux, leur maison n'existait plus. Mais, en contrepartie, ils s'engagèrent à leur ériger une autre « maison »...

En Chine, sauf si l'on adhère à une religion particulière – le christianisme, par exemple – ou si l'on suit la coutume tolérée d'une minorité ethnique, les morts sont incinérés comme une loi de l'État l'impose depuis 1956¹⁰, et on ne peut garder leurs cendres dans les maisons ou les propriétés. Celles de grand-mère avaient rejoint celles de grand-père dans une institution publique, un funérarium (ou columbarium), qui s'occupe des « affaires blanches », des affaires des morts. C'est là qu'ils ont été incinérés et leurs cendres y sont conservées depuis lors. Le funérarium de Qingdao, bâti en 1960, soit quatre ans après la loi nationale, est situé en proche banlieue et je n'y suis allée qu'une fois, après que j'ai réussi le concours d'entrée à l'université. Comme l'autel de nos ancêtres avait disparu, c'était le seul moyen de parler directement à grand-mère pour lui annoncer cette bonne nouvelle. Le bâtiment est énorme, gris, avec sept étages sans ascenseur et des centaines de fenêtres fermées de rideaux noirs. Chaque famille paye la location d'une place pour y déposer son urne cinéraire ; le prix en est modique : 60 yuans par an, l'équivalent de 6 euros. Au rez-de-chaussée s'étend un vaste hall dont le fond n'est qu'un grand mur miroir. Une file de gens attend pour entrer, une autre avance vers la sortie, et le miroir reflète ces deux mouvements qui semblent perpétuels. Je le fixe longtemps, en attendant. Les visiteurs s'y croisent, habillés de sombre avec une fleur de tissu, blanche ou noire, sur la gauche de leur poitrine. Mon père a présenté un certificat, une sorte de carte d'identité avec la photographie de grand-mère, en échange duquel on lui a donné un ticket portant le numéro du tiroir où elle repose. À son retour, il porte une boîte en bois recouverte d'un tissu de soie rouge ; je vois le portrait de grand-mère, toujours souriante, comme avant.

10. Ling Fang et Vincent Goossaert précisent que le « document politique » du 27 avril 1956 visait « à mettre fin tant aux croyances en la géomancie (*fengshui*) et aux cultes des morts qu'aux usages improductifs de la terre » (2008 : 58). L'application de cette règle fut pendant longtemps essentiellement urbaine (cf. Whyte 1988). On peut se reporter aux derniers règlements officiels, qui confirment tous une volonté de lutter contre « les superstitions féodales » dont, tout particulièrement, le brûlement des papiers funéraires (loi du 21 juillet 1997, modification du 9 novembre 2012 – <http://www.chinalaw.gov.cn/article/fkgd/xfg/xzfg/201211/20121100378271>).

Nous avons quitté cette salle sombre et si imposante, et sommes sortis du funérarium. En face se trouve un supermarché dans lequel nous sommes entrés, comme tout le monde. Très vaste, il est si abondamment pourvu que la variété des marchandises m'a sidérée : des légumes, des fruits, des vêtements, des chaussures et même des téléviseurs portables. Mais tous ces trésors sont de carton et de papier imprimés, des trompe-l'œil très bon marché. Les plus coûteux, ce qui reste relatif, sont les billets de banque, des dollars et des livres, faux eux aussi et portant des chiffres dont le nombre de zéros évoque une richesse inaccessible dans le monde des vivants. Les gens peuvent troquer plusieurs liasses de dollars – des monnaies d'offrande – contre de la modeste monnaie chinoise, à un taux de change spectaculaire. Avec d'autres, chargés tout comme nous d'objets factices, nous sommes sortis sur une sorte de place carrée, cimentée, où un écriteau avertissait : « Veuillez faire attention au feu et garder propre l'espace commun ». Ici, il était autorisé de brûler ce qu'on voulait à condition de ramasser les cendres, alors que nous les laissions dans la rue près de la vieille maison. Mon père a choisi un endroit ensoleillé, a retiré le tissu de soie et nous nous sommes agenouillés devant la boîte. Il parla à ma grand-mère, lui annonça que j'avais bien réussi le concours et que nous venions la voir pour la remercier de m'avoir protégée. Je restais muette. Mon père me dit que je pouvais répéter ses phrases ou improviser à ma guise. J'ai alors expliqué à grand-mère que j'étais heureuse d'avoir réussi, mais que je devais partir dans une université lointaine et que je ne pourrai sans doute pas être là pour son anniversaire, qu'elle me pardonne. J'étais sûre que grand-mère m'entendait, me comprenait et m'approuvait. Je lui ai aussi demandé de protéger mes parents pendant mon absence et de me porter chance à Suzhou, université célèbre mais pour moi inconnue. Ensuite, nous avons brûlé tous les trésors acquis dans le grand « supermarché des morts » et nous avons soigneusement balayé les cendres.

Comme ils l'avaient promis à leurs parents, mon père et mon oncle leur ont, dès 2001, acheté une concession ; mais il fallut plus de trois ans pour y élever leur tombeau. À ce point, l'histoire de l'autel de mes ancêtres croise celle des nouvelles orientations de l'urbanisme chinois et de l'habitat familial au cours des dernières années. La croissance extraordinairement accélérée des villes a, d'une part, provoqué la destruction de beaucoup de maisons anciennes et, de l'autre, déplacé et étendu le nombre des cimetières (Bellocq 2013). Les deux mouvements, comme mon exemple l'illustre, sont en effet étroitement liés : cette destruction des grandes maisons où vivaient au moins deux couples du même lignage, leur déménagement dans de petits appartements limités à la famille conjugale et la disparition concomitante de la chambre des ancêtres ont

entraîné une augmentation de la demande de « maisons » réservées aux morts et donc un développement des cimetières – que le stockage des cendres dans d’immenses funérariums avait jusqu’alors contenus. Pourquoi, pourrait-on objecter, ne pas réduire l’autel des ancêtres à une petite installation commémorative placée dans un lieu quelconque des nouveaux appartements ? En fait, dans ma propre famille, la nécessité d’une « maison extérieure » dédiée aux ancêtres s’est imposée progressivement. En 1994, la fin de la cohabitation des deux couples – celui de mon oncle d’un côté, celui de mon père de l’autre – a fortement réduit le groupe familial chargé du rituel. En 1997, avec ma grand-mère a disparu celle qui le maintenait quotidiennement, ne laissant la place aux fils que pour les grandes fêtes. En 2000, après la destruction de la maison, les tablettes des ancêtres les plus anciens ont été conservées par mon oncle et installées dans la cuisine de son nouvel appartement, en hauteur, sur le réfrigérateur, dans l’attente de l’aménagement, toujours retardé, d’une étagère qui leur serait réservée. Cet autel, très réduit, ne donne plus lieu à ce rituel quotidien que j’ai décrit, ni à aucune cérémonie pour les fêtes funéraires (anniversaire de nos morts et fête de tous les morts). On ne dépose un peu de nourriture devant les tablettes des ancêtres qu’à l’occasion du réveillon du Nouvel An, lorsque mon oncle sort les photographies de ses parents. Quant aux statues des dieux, elles trônent dorénavant dans le salon.

À l’occasion du Nouvel An chinois, reconstitution – minimale et provisoire – de l’autel
des ancêtres autour de leurs photographies, avec les offrandes du réveillon

Maison de l’oncle Ma, Qingdao, 18 février 2015
(cl. Zhanliang Wang)

Cette situation, devenue très courante, fait naître dans les familles aujourd'hui dispersées le très pénible sentiment de « ne pas faire ce qu'il faut pour les ancêtres ». C'est pourquoi le nombre de demandes pour acquérir une installation décente et définitive dans un cimetière n'a fait que croître, et ce, en même temps que l'enrichissement relatif des familles le permettait. À la fin des années 1990, des immeubles très hauts se mirent à pousser à Qingdao, « comme des bambous après la pluie du printemps » (雨后春笋, *yuhouchunsun*). L'unique cimetière existant alors a été englobé dans la ville et a très vite dépassé sa capacité d'accueil. La municipalité ne pouvant plus faire face aux besoins, la construction de cimetières était devenue urgente, forcément assez loin, hors de la ville, puisque les gens n'aiment pas habiter à proximité immédiate des tombes. Certaines des grandes entreprises qui construisaient les immeubles neufs obtinrent à très bas prix la jouissance d'autres terrains en banlieue, à condition d'y aménager des cimetières. Un nouveau marché s'ouvrit à cette occasion : la tombe devint aussitôt un marqueur de distinction sociale par son ampleur, sa décoration... Si les cimetières ne coûtent rien aux municipalités, en revanche les familles engloutissent des fortunes dans les monuments funéraires. Un tombeau très sommaire coûte, en effet, 1000 yuans le mètre carré, mais, en fonction de la qualité des matériaux, ce chiffre peut être multiplié par vingt, ce qui dépasse très largement un revenu moyen. D'ailleurs des agences se sont récemment spécialisées dans ce domaine : elles s'occupent d'acheter et de revendre des tombes, ainsi que de tous les services liés à l'enterrement et à la commémoration. Sur le marché immobilier de la mort, les prix ont augmenté plus vite que sur celui destiné aux vivants, au point qu'une tombe peut facilement coûter plus cher qu'un appartement. Les descendants doivent donc faire des choix qui détermineront le prix de la sépulture exactement comme pour une maison.

Il existe deux formes de tombes : les unes, pour une personne seule, sont aussi étroites qu'un lit ; les autres, pour un couple, se présentent comme une couche conjugale ou comme deux lits séparés. Les matériaux qui composent la dalle et la stèle gravée des noms sont proposés dans une large gamme de prix, depuis la pierre ordinaire jusqu'au marbre le plus rare. Ensuite, et c'est essentiel, il convient de choisir l'emplacement, la situation, l'orientation de la tombe – au pied de la montagne, tournée vers le soleil levant, près d'un arbre, d'un massif de fleurs... Or, chacune de ses qualités, que l'on associe aux goûts et aux désirs du défunt, a son prix.

Pour mes grands-parents, le choix ne fut pas simple du tout. Au début, un emplacement au sommet de la colline s'est imposé. Il offrait à la fois une vue sur la ville et sur la mer qu'ils aimaient beaucoup. Mais, le jour

de la signature de l'acte de réservation, la voiture de mon père tomba en panne et mon oncle, malade, n'a pas pu se déplacer. Ce mauvais augure devait être interprété. Ma tante paya cher un « spécialiste », une personne âgée qui connaît bien le *fengshui* (litt. : « vent et eau »), c'est-à-dire l'art de se poser dans le monde de façon harmonieuse¹¹. Celui-ci déclara que les grands-parents ne voulaient pas de cette nouvelle maison, soit parce que la situation ne leur convenait pas, soit parce qu'ils n'aimaient pas leurs voisins, ou encore parce qu'ils trouvaient que l'endroit choisi « manquait de vie ». Mon oncle a sorti les deux photographies qui étaient auparavant sur l'autel des ancêtres et leur a parlé : « Papa, maman, si vous n'êtes pas contents de notre choix, nous pouvons changer ». Finalement, on résolut de descendre à mi-pente : la vue y est moins large, mais on aperçoit encore la mer et il y a un parterre de fleurs ; or prendre soin du jardin était la passion de grand-mère. Cette seconde tombe était moins luxueuse que la première, mais les grands-parents semblaient la préférer.

Au cimetière, demeure définitive du défunt, son nom, c'est-à-dire l'inscription généalogique, rejoint ce qui reste de son corps. Dans la situation précédente, que j'ai connue dans mon enfance, mes grands-parents étaient présents en deux lieux : à la maison par l'intermédiaire de leurs photographies sur l'autel des ancêtres et de leurs corps invisibles qui occupaient la pièce ; au funérarium où se trouvaient leurs cendres. On pouvait ici ou là-bas leur adresser des offrandes et leur parler directement. Comme la tombe allait devenir le lieu unique de leur présence, il fallait, avant de transférer les cendres, préparer le *bei* (碑), la stèle qui affiche l'identité de la maison des morts et de leurs descendants, sorte de compromis entre les anciennes tablettes d'ancêtres et la généalogie des descendants qui constituent le groupe chargé du rituel. Il existe deux formes de *bei*, carrée ou arrondie, nous avons choisi la seconde. Sur la face principale sont gravés les noms des parents : grand-père à gauche et grand-mère à droite, leurs dates de naissance sont inscrites verticalement au-dessous. Les noms des aïeux fondateurs – père et mère de mon grand-père – ont donc bien disparu en même temps que les tablettes de l'autel des ancêtres qui les portaient. Sur le *bei*, le couple des descendants a pris leur place. Même s'il n'y a plus leurs photos, je les vois, côte à côte, comme sur l'autel de l'ancienne maison. En bas à gauche, on grave le nom de la personne qui a commandité la stèle ; mon père a fait mettre le nom de son cousin Ma, le fils légitime des deux défunts. Les Ma et les Wang

11. La construction d'un monument funéraire comme maison des ancêtres est l'occasion idéale pour consulter un maître de *fengshui* (Freedman 1967 ; Li 1976 ; Stafford 2000 : 89-90). La pratique de cet art, devenue presque clandestine, perdure cependant, même dans une mégapole comme Qingdao.

d'aujourd'hui y sont au complet – mon oncle, ma tante, mon père et ma mère sont au premier rang ; ma cousine et moi au second. Au verso, sont inscrits quatre mots : 亲恩难忘 (*qin en nan wang*), « l'amour inoubliable des parents ». Nous dûmes choisir avec soin le jour de la translation des cendres. Un devin, expert en « affaires blanches », a demandé les dates de naissance des grands-parents, les a étudiées et a proposé le jour qui leur conviendrait le mieux. Ma tante, seule personne de la famille restée attachée à ces observations, a vérifié le bien-fondé de cette proposition sur son calendrier lunaire, sur lequel, pour chaque date, correspondent les choses à faire (宜, *yi*) et à ne pas faire (忌, *ji*) ce jour-là. Les deux propositions coïncidaient et la décision fut prise : ce sera le 20 juin. Bien que le savoir du devin n'inspirât pas vraiment confiance à mes parents, ils donnèrent malgré tout leur accord par crainte qu'un choix différent ne provoque des incidents.

Tombe de mes grands-parents avec son *bei*
Cimetière de la tranquillité, banlieue de Qingdao,
5 avril 2011 (cl. Jing Wang)

Le jour dit, il fallut aller chercher les cendres au funérarium pour les porter au cimetière. Mon père et mon oncle s'en chargèrent seuls, laissant le siège arrière de la voiture à la disposition des grands-parents. Ma mère et ma tante prirent l'autobus. Il n'était pas question de mettre les urnes sur les genoux et encore moins dans le coffre à bagages. Les morts sont des personnes à part entière qui doivent être traitées comme telles. Je ne suis pas venue ce jour-là, j'étais à l'université, ni ma cousine car elle était enceinte: si les ancêtres sont des protecteurs que l'on invoque toujours, les cadavres et les cimetières, qui condensent la matérialité de la mort, sont dangereux pour la femme qui porte la vie.

Les services du cimetière avaient installé le *bei*, mais l'enterrement proprement dit revenait aux parents. Il s'agit en fait de secondes funérailles (Hertz 1928 [1907])¹². En ville, elles ne relèvent pas d'une tradition séculaire, mais se sont récemment généralisées avec les translations des cendres du funérarium au nouveau cimetière comme un moyen

12. Les secondes funérailles, telles que définies par Robert Hertz, sont connues dans le monde chinois, par exemple dans les campagnes du Cantonais et de Taïwan (Watson & Rawski 1990), où l'on rassemble les os du défunt dans une urne entre la septième et la dixième année après son enterrement (*Ibid.* : 176-177). Leur apparition dans les mégapoles chinoises actuelles ne perpétue ni ne correspond à cet ancien rite, elle est liée aux changements survenus dans la pratique du culte des ancêtres.

de compenser l'appauvrissement du culte dorénavant rendu dans les maisons. L'ethnologue ne peut qu'être frappé par la ritualisation minutieuse de ce transfert qui commence, avons-nous vu, dès que le projet prend forme, avec la consultation du devin. Les cendres sont généralement portées par le couple aîné mais, cette fois encore, mon père a préféré s'effacer devant son cousin. C'est donc mon oncle Ma et ma tante qui ont porté les urnes de la voiture jusqu'à la tombe. Mes parents ont, quant à eux, soulevé la dalle et nettoyé les deux cavités, les deux « lits » sur lesquels ils ont étendu un drap blanc. Mon oncle a installé grand-père dans le lit de gauche, ma tante a fait de même pour grand-mère dans le lit de droite. Sur la boîte de grand-mère, on a placé le carré de soie rouge qu'elle aimait tant. Devant la tombe ouverte, chacun a pris la parole dans l'ordre décroissant des âges. Mon père a dit :

« Papa et maman, nous avons trouvé pour vous cette nouvelle maison, nous espérons que vous êtes contents. Bien sûr, c'est un peu loin de la ville mais c'est calme et l'air est frais. Nous avons la voiture et nous viendrons vous voir régulièrement, ne vous inquiétez pas ».

Ma mère a ajouté :

« La petite est à Suzhou, je vous demande de la pardonner. Lorsqu'elle reviendra pour le Nouvel An, elle viendra vous voir, merci de la protéger de loin ».

Et elle s'est agenouillée pour moi. Mon oncle n'a pas parlé, il a simplement posé les lunettes rondes de grand-père à côté de la boîte, comme dans la maison, près de son oreiller. Ma tante a posé de même le peigne à côté de grand-mère et elle a parlé pour sa fille :

« Lili [le prénom de ma cousine] est enceinte, nous ne savons pas encore si c'est une fille ou un garçon. Lorsqu'elle aura accouché nous viendrons vous l'annoncer. Merci de les protéger en espérant que ça se passe bien ».

Mon père et mon oncle ont remplacé la dalle de marbre. Pour éviter que l'eau n'entre, ils l'ont scellée avec un enduit qu'ils avaient apporté. Ma mère a déposé des chrysanthèmes. Désormais, grand-père et grand-mère se retrouvent seuls à la source de notre généalogie, on pourrait dire que leur parcours vers l'ancestralité est achevé. Passage que ma famille a choisi de marquer en écartant les photographies et en ne conservant que l'inscription de leurs deux noms sur la stèle funéraire, comme sur les tablettes de l'autel des ancêtres. Il aurait fallu, ce jour-là, faire une grande fête en invitant tous les amis et voisins, comme le jour des obsèques de grand-mère. Mais où l'organiser ? Dans quelle maison ? Les membres présents des deux familles sont simplement allés manger au restaurant, comme il est d'usage à la fin d'un déménagement.

Aujourd'hui, la coutume en débat

90

Bien sûr, depuis 2004, la famille a tenu ses promesses. Nous rendons visite à grand-père et grand-mère dans leur « maison de campagne » pour les grandes occasions : les anniversaires (de leur naissance et de leur décès), le jour des morts et le Nouvel An lunaire. Ma mère et ma tante préparent les fleurs, mon père et mon oncle partent en voiture, seuls, laissant les deux sièges vides à l'arrière comme si leurs parents voyageaient toujours avec eux. En revanche, ceux-ci ne partagent plus nos repas et il est même devenu impossible de leur envoyer nos cadeaux : dans le cimetière, comme le proclament des affiches réglementaires, « Il est interdit de faire des feux ». Or, ces nouvelles règles, les unes imposées de l'extérieur, les autres adoptées par ma famille pour maintenir quelques éléments de l'ancien rite, n'ont pas suffi à redéfinir une relation aux morts qui soit, sinon pérenne, du moins satisfaisante. En se demandant sans cesse si « ce que l'on fait est bien », on ne sait plus trop comment procéder avec les ancêtres, et les débats autour de la « bonne » coutume sont permanents à l'intérieur des familles. C'est ce que j'ai constaté le 5 avril 2011, à l'occasion de la fête des morts (*qingming*), alors même que ce travail ethnographique était en cours et que le regard que je posais sur les miens s'en est trouvé distancié et aiguisé.

Ce matin-là, il était tôt quand mon père s'est levé puis est sorti, je dormais encore. Je l'ai vu revenir du marché aux légumes avec un bouquet de fleurs. Lorsque ma mère lui a demandé pourquoi il n'avait pas pris des fruits, il répondit :

« En fait leur prix a doublé depuis la semaine dernière, de plus les deux marchands qui vendent clandestinement les papiers d'offrande affichent des tarifs très élevés, ils se sont certainement concertés ou bien ils sont de la même famille. De toute façon les papiers semblaient trop humides ».

Ma mère commente :

« Évidemment, ils profitent de ce jour pour se faire de l'argent sur le dos des morts. Leurs cœurs sont noirs. Mais il vaut mieux ne pas acheter des papiers : *wen ming ji dian*, *huan bao ji dian*, il faut visiter la tombe le cœur plein de sagesse, évitons de polluer notre environnement ».

De leur discussion, il ressort que ce marché très lucratif s'adresse à ceux qui, malgré les interdictions, tenteront de brûler leurs offrandes en ville sans pouvoir se rendre sur les tombes.

Cet échange me surprend. Tout comme mon père, j'ai toujours vu ma mère respecter scrupuleusement la coutume. Elle s'élève maintenant contre le fait de brûler les offrandes, cérémonial pourtant central dans

le rituel, mais que la politique funéraire officielle a plus ou moins fermement condamné. Elle s'en explique :

« Lorsqu'ils étaient vivants nous nous en sommes bien occupés, nous les avons bien soignés. Maintenant, ils ne sont plus là, il suffit de les aimer dans notre cœur, dans nos pensées. Mieux vaut ne plus brûler tous ces papiers pour les morts afin de protéger l'environnement pour nos descendants ».

Mon père n'insiste pas, mais je le sens très contrarié de n'avoir pas trouvé tout ce qu'il fallait pour les morts. Il descend au bas de l'immeuble pour nettoyer la voiture. Arrive mon oncle avec un sac de tissu. Il demande ce que nous avons préparé et ma mère répond :

« — Un bouquet de fleurs.

— C'est tout ! Pas de papiers ?

— On prendra des fruits en passant à la sortie de l'autoroute, ils sont bien plus frais.

— J'en ai pris la semaine dernière car mes copains commerçants annonçaient que tout allait augmenter à cause de *qingming*. Mais je n'ai trouvé ni encens ni papiers jaunes autour de la maison, j'ai pensé que vous les aviez. Ce serait grave si nous ne portions pas de l'argent aux parents.

— Ils seront contents de notre visite, des fleurs et des fruits. S'il est si difficile de trouver des papiers à brûler, c'est que les commerçants ont peur de l'amende. L'État a proposé de changer la manière de visiter les tombes, en ne brûlant plus de papiers, etc. Les fleurs iront très bien ».

J'ai alors avec ma mère un dialogue assez déconcertant. Pensant lui fournir un argument à l'appui de son raisonnement, je lui explique qu'en France les gens portent des fleurs au cimetière, rarement des photos, et que je n'ai vu qu'une fois, sur la tombe d'un chanteur très célèbre, quelqu'un allumer une cigarette et la poser là comme grand-mère le faisait dans l'ancienne maison. En tout cas, personne ne brûle des faux papiers-monnaies, ni ne fait exploser des pétards. Ce à quoi elle répond, approuvée par mon oncle :

« Ce sont des étrangers, les fleurs font partie de leur tradition transmise de génération en génération. Ils n'ont jamais eu les mêmes cérémonies que nous. Mais il ne faut pas oublier que tu es chinoise quand tu vis en France, il ne faut surtout pas trahir les ancêtres et les traditions. Comme tu viens rarement voir les grands-parents, ne dis surtout pas des choses opposées à ce qu'ils souhaitent. Ils te voient et te protègent de loin ».

Partisane d'une évolution interne de la coutume chinoise, fondée sur des arguments rationnels, elle refuse pourtant d'entendre ce que je lui suggère, à savoir que les rites chinois liés à la mort se mettent à ressembler aux rites européens actuels. Au contraire, elle réagit en termes généraux, faisant cette fois appel aux sentiments et aux valeurs pour me rappeler à l'ordre sur le fait irréfutable que ce sont les ancêtres qui gouvernent.

La voiture est prête, nous partons. Mon père conduit, mon oncle est à sa droite, ma mère et moi sommes installées à l'arrière. Personne n'a discuté cette disposition et je n'ai pas osé poser de questions. Je me rends compte que c'est la première fois que je pars avec eux pour visiter la tombe et je note que nous ne réservons plus de sièges pour les ancêtres. Je me dis que s'ils ne viennent pas avec nous, c'est qu'ils ne reviendront pas non plus. Ils n'habitent donc plus du tout la maison de leurs enfants, la tombe est bien devenue leur unique demeure. La route est longue, encombrée. Les commerçants et les restaurants exhibent en devantures et sur les trottoirs tous les signes de la fête. À l'approche du seul cimetière encore situé à l'intérieur de la ville, la voie est embouteillée. J'interroge :

« — Ce cimetière semble bien, pourquoi ne l'avons-nous pas choisi pour les grands-parents, nous pourrions y aller en autobus ?

— Il est trop près de la route, trop bruyant. En plus, les tombes sont très serrées et leur prix est très élevé. Le nôtre est mieux ».

Finalement, après un long détour, nous atteignons le grand périphérique. Au bord des routes, hors de la ville, les panneaux d'annonces immobilières pullulent, avec leurs images virtuelles de maisons idéales, leurs mots fétiches qui renvoient à un environnement paradisiaque (*eau, lac, air frais, vent doux...*) et leurs numéros de téléphone incluant le plus souvent le 6 – chance (顺, *shun*) –, le 8 – gain (发[财], *facai*) – ou le 0 – perfection (十全十美, *shiquanshimei*) –, mais jamais le 4 (四) – dont la prononciation /si/ est identique, au ton près, à celle du mot qui signifie « mourir » (死). Encore une trentaine de kilomètres et des couleurs apparaissent. Des fleurs de tissu rouge volent comme des cerfs-volants. On s'arrête devant une bicyclette surchargée de présentoirs. C'est une épicerie qui a installé ce stand mobile où elle propose des offrandes pour les morts. La jeune vendeuse commente : « Tout est à moitié prix, je voudrais tout solder avant 14 heures et voir mes ancêtres ensuite ». La plupart des offrandes sont des chrysanthèmes, des tournesols, des roses. Et aussi des rameaux couverts de bourgeons, des branches de sapin... Tout est en plastique. Quelques belles fleurs rouges en tissu, de celles que l'on utilise pour les

Stand d'offrandes près du cimetière
Route du Cimetière de la tranquillité,
près de Qingdao, 5 avril 2011
(cl. Jing Wang)

mariages, sont présentées dans un carton pour cartouches de cigarettes. Des papiers jaunes sur lesquels je reconnais les motifs des anciens lingots d'or (元宝, *yuanbao*), liés d'un fil rouge, sont entassés dans un grand sac blanc, pour le riz, avec des paquets de bâtons d'encens enveloppés de plastique transparent et des petites bouteilles d'alcool de riz. À part l'alcool et le fil rouge qui font remonter à ma mémoire les gestes rituels de mon père, rien ne m'attire dans toutes ces nouvelles offrandes tellement éloignées des nourritures fraîches que nous partageons avec nos ancêtres dans la vieille maison. M'intriguent simplement les billets délivrés

par « La Banque du Paradis » (天堂银行, *Tian tian yin hang*) : une coupure de dix dollars à l'effigie du président Roosevelt, dans un cadre ovale dont le numéro de série ne comporte pas moins de huit fois le chiffre 8 porte-bonheur, et, partout, sur le recto et le verso du *banknote*, des phrases en américain et des caractères chinois se mêlent en une bien étrange cosmologie. Mon père n'achète pas de monnaie d'offrande – le discours désapprobateur de ma mère a donc été entendu –, mais prend une guirlande de bourgeons en plastique, tandis que ma mère choisit les fleurs de tissu rouge et deux petits bouquets de fleurs fraîches.

Nous voici arrivés. Sur les collines, la forêt a été éventrée par les bulldozers et remplacée par des milliers de tombes. L'entrée du cimetière est en forme de pagode, le nom du lieu est inscrit au fronton : 太平陵, *Tai Pin Ling*, « Cimetière de la tranquillité ». De là, une route conduit, entre deux rangées de cerisiers en fleurs, vers l'immense champ des

tombeaux. Au loin, on distingue un temple avec une statue de Bouddha endormi et ses douze « gardes du corps » disposés en deux groupes. En face, une source se déverse dans un bassin. Ce paysage très artificiel n'en est pas moins émouvant, il m'évoque un monde paisible. À ce moment nous sommes stoppés par un gardien en uniforme :

« — Vous devez vous arrêter ici ou laisser la voiture dans le parking.

Chrysanthèmes
et billets de banques factices
Route du Cimetière de la tranquillité,
près de Qingdao, 5 avril 2011
(cl. Jing Wang)

Cimetière de la tranquillité
Près de Qingdao, 5 avril 2011 (cl. Jing Wang)

— Oui, je vais au parking d'en haut, répond mon père.

— Non, maintenant il n'y a plus de parking à l'intérieur du cimetière, on l'a transformé en une zone où brûler les offrandes ».

Avec ma mère, nous nous regardons, interloquées. Les consignes officielles ne sont pas appliquées par l'entreprise qui gère la ville des morts ? Ou bien ont-elles déjà changé¹³ ? Mon père et mon oncle sont très excités, ils se murmurent : « On peut brûler. Retournons vite chez la fille ». Comme il faut de toute façon revenir sur nos pas pour garer la voiture, mon père s'approvisionne en passant de papier-monnaie chinois et de dollars de la Banque du Paradis.

Devant la tombe des ancêtres, les rôles sont vite distribués. La coutume de la fête des morts (扫墓, *saomu*) signifie littéralement « nettoyer, balayer la tombe », et c'est bien cela qui nous occupe d'abord. Mon père retire les anciennes fleurs jaunes qui couronnent la stèle, le temps les a presque blanchies. À l'aide d'un tissu, il nettoie les lettres vertes tracées sur le *bei*, une fine poussière les recouvre. Je suis le mouvement de sa main, qui révèle un à un les caractères et découvre la généalogie de la famille depuis les grands-parents jusqu'à ma cousine, Yanli Ma, et moi-même. Puis, avec une brosse, il dépoussière tous les recoins de la tombe. J'ai l'impression de la découvrir pour la première fois. Il s'agit vraiment d'un lit dont la tête porte gravé un lotus dans un bassin. En chinois, le mot « lotus » (荷) se prononce /hé/, son et ton qui correspondent au caractère 和 : « harmonie ». Si l'idée d'harmonie a nourri, chez les penseurs chinois, les plus hautes spéculations philosophiques, elle est également présente dans les formes répandues de l'art populaire. On trouve ce même lotus dans un bassin sur la tête de lit des jeunes mariés pour symboliser le vœu commun de la famille : « Qu'ils s'entendent bien dans la vie ». Installés dans une telle tombe, mes grands-parents pourront donc prolonger leur relation harmonieuse. Dans le même ordre d'idées, sur les dalles de marbre noir apparaît, gravé assez profondément, le caractère 寿 (*shou*), « longue vie ». Cela pourrait sembler paradoxal sur une tombe, or il condense tout ce que nous essayons ensemble de produire en ce jour de fête. Ainsi, lorsque les fleurs de tissu nouées aux cous des deux lions de marbre blanc, sur les côtés de la tombe, ont perdu leur couleur sous l'effet du soleil et de la pluie, on dit : « Elles n'ont plus de vie ». Mon père me demande de les remplacer par les belles fleurs rouges et de faire un nœud, joli mais solide car nous ne savons pas vraiment quel jour nous reviendrons.

13. La réglementation venait effectivement d'être modifiée à Qingdao : l'interdiction de brûler s'appliquant aux zones urbaines précisément désignées dans le règlement local du 25 novembre 2010, les gestionnaires de cimetières en ont déduit qu'il était possible d'accomplir le rite en dehors de ces zones.

Mon oncle a vidé le pot d'encens, il l'a nettoyé avec de l'eau que nous avons apportée dans une bouteille ; il me demande de l'essuyer avant de le remplir à nouveau de terre. Par-dessus, j'ajoute une couche d'encens et il apprécie beaucoup mon geste en soulignant que le mélange de terre et d'encens « donne la vie ». Nous disposons sur le marbre noir des pommes et des mandarines (la partie droite de l'idéogramme 桔, *ju*, qui désigne ce dernier fruit est le signe 吉, *ji*, « bonheur »). Entretemps, mon père a allumé une cigarette et l'a posée au bord de la tombe : « Papa, pour toi » ; geste qui donne l'occasion à ma mère de rappeler timidement l'interdiction du feu, au moins à l'intérieur du cimetière... Peine perdue, les deux hommes ne l'écoutent pas, ils sont comme possédés par la coutume, elle doit se faire, on ne discute plus. Mon oncle a laissé tomber des papiers-monnaies dans l'angle de deux marches près de la tombe, mon père y ajoute les faux dollars et le tout est enflammé avec le feu de la cigarette que mon oncle a fait rougeoier en l'aspirant. Il les tourne avec une branche qu'il a trouvée là : « Papa, maman, achetez ce que vous voulez. Nous espérons que tout va bien pour vous ». Ma mère se tait. J'écoute le bruit du feu. Mon oncle prend le bouquet des bâtons d'encens, l'allume entier à la flamme vive et, sans enlever le fil rouge qui le lie, le plante dans le pot que j'ai préparé. La flamme jaillit, crépitante, lorsqu'il l'arrose d'alcool de riz, mon père l'éteint vite avec de l'eau pour éviter qu'elle ne soit vue de loin. L'idée qu'ils commettent une infraction est donc bien présente. Les objets du cérémonial sont tous là, en abondance, mais la suite de leur manipulation est simplifiée et accélérée. Nous nous tenons tous les quatre, debout devant la tombe que nous avons ravivée et nous disons au revoir aux grands-parents, heureux de les avoir « vus » et d'avoir concrétisé leur présence. La « vie » que nous leur avons insufflée nous sera rendue, puisqu'ils nous protègent en retour.

En descendant la colline, nous regardons avec attention les autres tombes. Toutes exhibent les marques des visites récentes avec, au pied des *bei*, des fleurs blanches fraîches, des oranges posées sur des papiers rouges. Ici, la dalle funéraire est transformée en une table soigneusement dressée pour l'invité d'honneur. Je comprends qu'il s'agit du père de la famille, mort en 1998 ; son nom est calligraphié en noir, alors que celui de sa femme, vivante, est en caractères dorés. La nappe est formée des monnaies d'offrande, les plats – du poisson, du *doufu*, un chou chinois, des petits pains blancs et trois brioches jaunes sucrées – semblent ordinaires. En fait, ils ont été choisis avec le plus grand

Offrandes sur une tombe
le jour de la Fête des morts
Cimetière de la tranquillité,
près de Qingdao, 5 avril 2011
(cl. Jing Wang)

soin, non pour ce qu'ils sont mais, littéralement, pour ce qu'ils font entendre. Deux exemples : le poisson (鱼) se lit /yú/, homophone de yú (余) qui signifie « ce qui n'est jamais épuisé » ; le *doufu* (豆腐), sorte de gelée à base de soja, ressemble phonétiquement, même si les tons sont distincts, à 都富, *doufu* qui signifie « richesse pour tous ». Les petits pains blancs ont été préparés pour la fête, ils ont la forme de lingot d'or, de poisson ou de pêche, ce fruit étant le symbole de la longévité. Autant d'objets positifs donc, telles les brioches sucrées auxquelles on associe un vœu très répandu : « Que la vie soit comme le sucre. Bon goût et sans souci ». Le plus souvent, ces offrandes vont par trois, chiffre qui contient l'idée d'une série qui s'ouvre et continue comme doit se perpétuer la vie posthume de l'ancêtre. Plus loin, une autre tombe est elle aussi chargée de dons. Je m'arrête pour discuter avec le fils qui l'a agencée. Pour lui, les critères du choix sont d'une autre nature : il n'a offert que les nourritures aimées de son père et préparées par sa belle-fille (l'épouse de l'homme que j'interroge), dont le défunt préférait la cuisine. Il y a pourtant ajouté deux aliments « parlants » : une pomme, dont l'idéogramme 苹 /ping/, est, au terme d'une décomposition complexe, homophone de 平 /ping/, qui signifie « tranquillité », dans le mot 平安 (*ping'an*) ; un sachet de pommes chips de la marque 旺旺 (*wangwang*) qui, par association, renvoie aussi à la vitalité. Tout en parlant à son ancêtre, le fils a allumé successivement trois cigarettes. Avant de partir, sa femme récupère une partie du repas, le poisson surtout, car elle a vu un chat circuler placidement entre les tombes...

Je prends des photos et, chemin faisant, nous approchons de la voiture. La visite aux ancêtres me semble terminée quand, tout près de nous, des pétards éclatent. De l'autre côté du haut mur qui délimite le parking monte une fumée assez dense. Mon père et mon oncle se précipitent, nous les suivons. Le spectacle est étonnant : un chapelet de pétards brûle et explose dans un bruit assourdissant. Il est accroché à un vieux panneau métallique qui porte, encore bien lisible, l'injonction : « Interdit de faire du feu ». J'éclate de rire tandis que ma mère garde un silence réprobateur. Partout, des piles de papiers en flammes, des tas de cendres et des débris calcinés que le vent soulève et fait tourbillonner. Mon père commente :

« — Ce coin n'existait pas l'an dernier.

— Non, c'était un parking pour les motos.

— C'est bien, maintenant on peut faire du feu, comme les autres. Jing, va chercher du papier-monnaie ».

J'en déniche sur les stands tout proches de la route, j'en ramène deux épaisses liasses. Mon oncle s'affaire : « J'ai trouvé un coin parfait, au pied du grand mur à l'abri du vent. Nous n'aurons pas de cendre sur les

vêtements ». Comme j'ai apporté des lingots d'or tout imprimés, mon père propose de simplifier la préparation des offrandes, mais mon oncle tient à « convertir » toute la pile de mes papiers en leur appliquant avec soin une grosse coupure de la monnaie en cours. Cette fois-ci c'est un billet de 100 euros puisque je viens d'Europe. Il regrette d'avoir déjà brûlé – trop discrètement près de la tombe – tous les dollars de la Banque du Paradis, mais le fait que je transforme le papier en euros le console. Autour de nous, les gens restent silencieux en regardant leurs feux. J'ai l'impression

que chaque famille reconstruit son propre univers, avec ses ancêtres et ses vivants, autour des flammes et des cendres. Sur ce parking cimenté, se côtoient sans se croiser plusieurs histoires et coutumes familiales.

Rentrés en ville, nous avons mangé au restaurant et j'ai refait, pour la première fois en présence de mes parents, les gestes rituels appris chez grand-mère. J'ai prélevé une cuillerée de chaque plat, je l'ai posée sur une assiette placée au bord de la table, j'ai rempli deux verres avec de la bière Qingdao et j'ai posé deux paires de baguettes sur deux bols de riz. Gestes dont je percevais bien en les exécutant la portée dérisoire après que nous venions de laisser nos ancêtres là-bas, dans la grande ville des morts sur la colline.

Espace où les familles brûlent les offrandes en papier
Cimetière de la tranquillité, près de Qingdao
5 avril 2011 (cl. Jing Wang)

Bricoler le passage

Les transformations de notre pratique du culte des ancêtres ont été difficilement admises par ma famille, surtout parce qu'elles ont pris un caractère inattendu et très brutal avec cette décision de l'État aménageur de nous déposséder du jour au lendemain de la maison et, donc, de l'autel de nos ancêtres qui a été englouti avec elle (hormis les deux tablettes et les trois statues que mon oncle a sauvées, mais sans pouvoir recréer un espace rituel identique au précédent). Or, en Chine, ces transformations sont d'autant plus courantes qu'elles s'inscrivent dans un mouvement d'ensemble coïncidant, d'une part, avec une politique de la mort visant à censurer des cérémonies telles que le culte des ancêtres et, de l'autre, avec une économie nouvelle qui cherche à remplacer les façons de faire antérieures.

En une vingtaine d'années, on a donc assisté à un renversement des pratiques qui a bouleversé la relation entretenue par les vivants avec les morts. Dans une première phase, à laquelle j'ai participé dans mon enfance, on distinguait, dans ma famille – comme dans le passé, tel que les ethnographes ont pu l'observer depuis presque un siècle¹⁴ –, les ancêtres fondateurs, aux noms calligraphiés sur les tablettes, des défunts en chemin vers l'ancestralité incarnés par les photographies. On honorait les premiers, dont le destin des corps ou des cendres n'était plus le souci du groupe rituel, lors de fêtes qui s'adressaient à toute la lignée ancestrale. On entretenait avec les seconds un échange quotidien de mets et de mots que la veuve survivante gouvernait. On considérait que ces morts plus récents existaient toujours parmi les vivants d'une façon dédoublée. Ce qui restait de leur corps, à savoir les cendres, était conservé par un organisme officiel spécialisé, comme il pouvait l'être auparavant dans un temple, la dimension religieuse en moins. Parallèlement, ils étaient aussi présents à l'intérieur de la maison, par l'intermédiaire de leurs images et de leurs objets. Il ne s'agissait pas d'une existence virtuelle puisqu'ils occupaient un espace propre, recevaient des repas, participaient aux fêtes – dont celles qui leur étaient spécialement réservées et lors desquelles ils recevaient des offrandes particulières – et, surtout, ils écoutaient les discours qu'on leur adressait à toutes ces occasions. Ma grand-mère a donc perpétué dans sa maison, en pleine ville, la partie la plus fondamentale et la plus exigeante du rituel, laissant à ses fils la relation extérieure avec l'administration bureaucratique des cendres. Je me rends compte que toute mon éducation religieuse s'est limitée à ce qu'elle m'a transmis par son exemple. Je n'ai accompagné mes parents dans des temples qu'à des fins touristiques. En revanche, j'ai appris d'eux – et aussi de l'école publique où l'on enseigne une partie de ce savoir – ce que la plupart des gens de ma génération savent aussi : les jeux sur les prononciations et les caractères qui fondent le langage des offrandes faites aux ancêtres sur leurs tombes. Cependant, dans ce contexte conservateur, on ne fait jamais la moindre allusion à la « pluralité des âmes » ou des composantes de la personne, qui séjourneraient l'une ici et l'autre là, alors qu'on pouvait le faire jadis pour rendre compte de cette ubiquité (Thoraval 2014 : 220). On n'évoque pas non plus directement le périple posthume d'une entité

14. Notamment l'enquête très précieuse du missionnaire anglican James T. Addison (1925), qui commence au lendemain de la première révolution. Maurice Freedman (1967) a introduit la question du culte des ancêtres dans le débat anthropologique moderne, suivi aussitôt par David Jordan (1972) et Emily Ahern (1973), à partir d'exemples taïwanais. Le symposium de Chicago (Newell 1976) a relancé la réflexion sur le traitement de l'ancestralité dans le monde chinois et sinisé.

spirituelle (Vandier-Nicolas 1961). Au moyen des repas, des paroles ou de la fumée (qu'elle s'élève des bâtons d'encens, des pétards ou des feux qui consomment les objets factices qu'on leur expédie), les ancêtres sont maintenus au contact de leurs descendants. La distinction entre les deux occasions de mise en présence – la visite exceptionnelle des cendres et la commensalité domestique – est néanmoins essentielle, puisque les cendres sont considérées comme dangereuses : seuls les hommes les manipulent, on en écarte les femmes enceintes et les enfants. Ainsi, dans la pratique de ce rituel riche et varié, s'expriment et se régulent à la fois la séparation et la réunion de deux mondes¹⁵. Au demeurant, quel que soit le lieu, les vecteurs de la communication – aliments, papiers consumés et discours – sont les mêmes, on manifeste un respect identique et on attend, entre vivants et ancêtres, des échanges de faveurs réciproques.

Dans une seconde phase, le départ des ancêtres de la grande maison commune a remis en cause tout ce système, qui avait pourtant traversé le temps en s'adaptant à des contraintes historiques diverses au point de faire du culte des ancêtres en Chine, en dépit de ses variations locales, un des socles les plus stables de l'appartenance. Que se passe-t-il en fait ? D'abord la maison, l'espace domestique, n'est plus le lieu où s'entretenaient en permanence les liens de communication entre les vivants et les morts. Une fois la cohabitation abolie, les ancêtres ne sont plus considérés comme des partenaires proches, pleinement intégrés dans la vie commune. Certes, une photographie, un objet hérité peuvent réveiller le souvenir ému des disparus, on dépose toujours un peu du repas du Nouvel An près des tablettes et des photographies sorties pour la circonstance, mais ces pensées et ces gestes n'ont plus rien d'équivalent avec la répétition quotidienne du rituel qui assurait leur présence et la transmettait d'une génération à l'autre. Nous savons bien, désormais, que les ancêtres « vivent » ailleurs. Leur commémoration devient, d'un côté, plus institutionnelle – elle fait officiellement l'objet d'une journée fériée, d'une sorte de manifestation nationale – et, d'un autre côté, plus individuelle, plus intime. On considère avec fatalisme cette évolution puisqu'elle accompagne la dissolution définitive de la grande famille – clan ou maisonnée – dans les mégapoles d'aujourd'hui. Cette rupture – entre générations, entre affins, entre alliés – a prélué à la déliaison progressive entre vivants et morts, alors que cette relation avait jusque-là résisté, y compris à la « révolution culturelle » qui avait tout fait pour briser ce fondement de la culture (Fang & Goossaert 2008 : 59).

15. Sur ce point, cf. le chapitre « Greeting and Sending-Off the Dead », in Charles Stafford (2000 : 70-86).

Cependant, un tel séisme, le mot n'est pas trop fort, laisse dans la famille un malaise profond, un sentiment de culpabilité que l'apparition des cimetières était supposée combler en offrant aux défunts une nouvelle « maison », une ultime demeure décente et permanente. Or, la généralisation des cimetières n'a fait qu'entériner le malaise puisque, d'une part, ils ne règlent pas le problème de la séparation physique avec les ancêtres, qui vivent toujours à l'extérieur de la maison et sont même encore plus éloignés de leur famille que lorsqu'ils étaient présents dans un funérarium municipal, et, d'autre part, ils ne leur rendent pas l'ubiquité qui les caractérisait, les cendres enterrées étant devenues le support unique et le seul garant de leur présence. Cette dernière évolution est donc tout aussi difficile à admettre par les familles qui essaient, en « bricolant » de nouvelles pratiques, d'atténuer leur mauvaise conscience. Le besoin de ritualiser exagérément cette autre relation, raréfiée, aux morts en est, à mon sens, un indice particulièrement révélateur, à l'exemple de l'invention du rituel des secondes funérailles ou de la résistance obstinée à l'interdiction des feux. Un autre prolongement marquant de cette évolution est la disparition du rapport serein et détaché au rituel, du caractère machinal des habitudes incorporées¹⁶. Aujourd'hui, un climat de tension règne sur la façon de respecter la tradition : on ressent la nécessité de justifier chaque geste, objet ou mot, et, parallèlement, on craint en permanence de faire des erreurs, de commettre des impairs aux conséquences imprévisibles. Alors que le culte domestique garantissait de façon insouciance la bienveillance des morts à l'égard des vivants et l'harmonie dans la famille, chaque étape semble soudain contaminée par un risque de dissension. À l'occasion du transfert solennel des cendres de mes grands-parents vers le cimetière, nous avons pu percevoir cette fêlure se manifester et s'objectiver : pour la première fois, les ancêtres protestaient contre leur sort en rendant mon oncle malade et en détraquant la voiture de mon père. Ils révélaient ainsi leur capacité à troubler l'existence des vivants comme le feraient des esprits malfaisants¹⁷. De même, entre vivants, l'accord sur les gestes à accomplir semble s'être soudain dissout au point de solliciter un devin pour mettre tout le monde d'accord. En l'occurrence, c'est ma tante qui porte la responsabilité de cette démarche, devant rester presque

16. Yvonne Verdier (1995 : 112-124) a remarquablement décrit cette dimension détachée et flottante du faire rituel à travers les romans de Thomas Hardy.

17. Ce point a fait l'objet d'un très vif débat dans les années 1970. Les ancêtres étaient présentés comme des morts bienveillants par Maurice Freedman (1967), tandis que l'enquête d'Emily Ahern (1973) montrait à quel point ils pouvaient se montrer vindicatifs, démonstration corroborée ensuite, en particulier par les travaux de Yih-yuan Li (1976, 1985). Les remaniements contemporains du rituel semblent confirmer, et peut-être accentuer encore, ce risque de manifestation négative.

clandestine depuis que les réformateurs communistes ont interdit la pratique du *fengshui*. Même mes parents, qui n'adhèrent pas à ces croyances, n'osent pas s'y opposer, comme si la « superstition » finissait par être tolérée comme un mal nécessaire à l'intérieur de la famille, mais à la condition qu'elle se limite à un seul de ses membres.

Parmi les nouveaux usages qui accompagnent cette reconfiguration, on aura noté le rôle du langage. La tombe est constamment désignée comme une « maison », une luxueuse « maison de campagne : on choisit son emplacement avec le même soin, elle contient des « lits », on tient à en faire l'équivalent de l'ancienne pièce, à la fois sacrée et familière, où les ancêtres continuaient à vivre. Par ailleurs, on aura remarqué le choix spontané, de toute évidence non délibéré, de faire coïncider le transfert au cimetière avec une promotion des parents au rang d'ancêtres fondateurs, en les réduisant à leurs noms propres (comme sur les anciennes tablettes d'autel), sans photographies, donc désincarnés. Ajoutons encore que la dépense économique, qui peut sembler extravagante, n'a jamais constitué un sujet de discorde, comme si elle apparaissait à tous comme nécessaire pour compenser la séparation, pour rassurer l'ancêtre sur l'amour qu'on lui porte et ne pas susciter son désaveu. Enfin, la visite les jours de fête reste la dernière obligation pour les descendants immédiats qui ont la charge de maintenir le lien et d'excuser l'absence des plus jeunes (parfois, comme moi, émigrés). Comme il s'agit de rites extérieurs – liés aux grandes fêtes et coupés de la familiarité quotidienne –, l'emprise des hommes de la famille est totale. En outre, la distance est inscrite dans l'espace. Il est maintenant impossible de partager les repas ou de faire librement ces feux qui transmettaient aux ancêtres le confort et la richesse pour leur assurer une bonne vie. Si l'on s'est quelque temps efforcés de maintenir rituellement une présence en laissant des places vides dans les automobiles faisant le trajet entre les deux « maisons », j'ai vu en quelques années disparaître cette disposition. Tout comme le fait d'offrir encore certains repas, à la maison ou au restaurant, ces survivances rituelles m'apparaissent comme des simulacres d'observance de la coutume, relevant davantage de la remémoration nostalgique de façons de faire révolues et regrettées que de leur perpétuation efficace. Le fait de devoir s'inventer un autre lien, de trouver le moyen de maintenir en l'adaptant ce modèle pluriséculaire, est une source de tension latente à l'intérieur des familles, à quoi s'ajoute le sentiment personnel, conscient ou non, d'avoir abandonné les ancêtres et qui est source, quant à lui, de frustration et d'amertume.

Avec l'accélération toujours intense du développement, notamment des villes, qui caractérise la Chine contemporaine, une nouvelle étape aux conséquences radicales sur l'existence même des cimetières se profile. La population urbaine s'accroît à très grande vitesse, tandis que les espaces disponibles se raréfient, de sorte que, au nom de l'écologie et du développement durable, les politiques funéraires ont été redéfinies. Faute de terres disponibles, le gouvernement limite en effet l'achat des tombes : il est devenu absolument interdit de réserver les emplacements, d'acquérir plusieurs tombes pour une seule famille, ou de regrouper les tombes de proches dans une même zone comme le désiraient ceux qui cherchaient à reconstituer ainsi l'esprit de leur grande maison. Enfin, la gestion même de ces cimetières est un sujet d'inquiétude pour les familles : l'État étant, selon la loi chinoise, le propriétaire des terrains sur lesquels ils ont été aménagés, que deviendra, dans le futur, la tombe des ancêtres si l'on ne possède pas la terre qui l'accueille ? Pour toutes ces raisons, les solutions nouvelles qui sont proposées aux familles pour le traitement de leurs morts, même si elles correspondent à nouveau à des incitations venues des autorités publiques, sont reçues avec un intérêt certain.

Une première solution consiste à dématérialiser les corps, en convainquant les gens de disperser les cendres de leurs défunts. À Qingdao, qui reste un grand port de pêche, la municipalité organise depuis quelques années des cérémonies lors desquelles les familles, transportées gratuitement sur des bateaux, jettent les restes de leurs morts à la mer. La question fait l'objet d'un débat passionné, entre ceux qui considèrent que l'on ne respecte pas les ancêtres en les donnant à manger aux poissons et ceux qui, à l'inverse, pensent que la mer tout entière est une magnifique maison qui leur est offerte. À Shenyang, ville du nord de la Chine, on a proposé d'ensevelir les cendres sous terre, au pied d'un arbre correspondant à chaque famille. Selon les résultats d'une enquête publiés en 2004, les cendres de 2500 défunts ont été dispersées dans la mer et 5000 arbres des ancêtres ont été plantés dans ces deux régions.

Mais ces solutions ne résolvent en rien la séparation physique si traumatisante des vivants et des ancêtres. C'est sans doute ce qui explique le succès d'une autre invention plus récente, grâce à laquelle un retour à une relation quotidienne paraît désormais possible. En 2011, est en effet apparu, en Chine, le premier cimetière sur internet¹⁸. On y propose un espace où le mort est évoqué par l'intermédiaire du texte d'une biographie,

18. Innovation déjà apparue aux États-Unis et en France, mais qui prend en Chine une dimension et une ampleur toutes particulières, eu égard aux évolutions que cet article identifie. J'ai présenté, en juin 2014 lors du séminaire d'Isabelle Thireau (EHESS), une enquête intitulée « Une correspondance sans retour : les ancêtres chinois sur la toile ».

d'images et de musiques ; les photographies peuvent à nouveau servir de vecteur pour incarner le défunt et même, comme c'est le cas ailleurs (Delaplace 2014), pour accompagner le processus de son ancestralisation. Les descendants ou les visiteurs entrent sur le site avec un mot de passe : ils peuvent acheter des offrandes en ligne, brûler de l'encens, envoyer des fleurs et même des courriers électroniques. Ici, la séparation physique est donc compensée par une présence virtuelle. De plus, rien n'empêche de reconstituer sur ces sites la grande famille qui n'existe plus dans la société des vivants. On comprend dès lors que le succès de ces espaces dématérialisés, fortement encouragés par l'État et dopés par l'engouement général pour les nouvelles technologies, soit aujourd'hui considérable. Une relation différente aux ancêtres s'y expérimente sans doute, mais ceci est une autre histoire.

*EHESS – Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture (LAHIC-IIAC), Paris
chinafrance2004@yahoo.fr*

MOTS CLÉS/KEYWORDS : Chine/*China* – culte des ancêtres/*ancestor worship* – relation entre les morts et les vivants/*relationship between the dead and the living* – mémoire familiale/*family memory* – rituels funéraires/*funeral rituals* – coutume et modernité/*tradition and modernity*.

Addison, James Thayer

1925 *Chinese Ancestor Worship. A Study of its Meaning and Relations with Christianity*. Tokyo, Church Literature Committee, Chung Hua Sheng Kung Hui [anglicanhistory.org/asia/china/addison_ancestor1925/].

Ahern, Emily M.

1973 *The Cult of the Dead in a Chinese Village*. Stanford, Stanford University Press.

Aveline-Dubach, Natacha

2013 « La renaissance de l'industrie funéraire à Shanghai, cas exemplaire pour la Chine », in Natacha Aveline-Dubach, ed., *La Place des morts dans les mégapoles d'Asie orientale...* : 89-109.

Aveline-Dubach, Natacha, ed.

2013 *La Place des morts dans les mégapoles d'Asie orientale*. Paris, Les Indes savantes.

Bellocq, Maylis

2013 « De petits arrangements avec les morts : les rites funéraires à Shanghai, entre tradition et modernité », in Natacha Aveline-Dubach, ed., *La Place des morts dans les mégapoles d'Asie orientale...* : 111-133.

Cheng, Hsiang-shui

1973 « The Ancestors Tablet : Inheritance and Wealth in the Determination of Ancestor position », *Bulletin of the Institute of Ethnology, Academia Sinica* 36 : 144-158.

Comentale, Christophe

2004 *Les Images porte-bonheur populaires en Chine. Aux sources de l'art moderne et de l'avant-garde : exposition du 12 janvier au 29 février 2004, ville d'Issy-les-Moulineaux, Musée français de la carte à jouer*. Paris, You Feng.

Corcuff, Stéphane

2015 *Une tablette aux ancêtres*. Paris, L'Asiathèque (« Liminaires »).

Delaplace, Grégory

2014 « Retoucher les morts : les usages magiques de la photographie en Mongolie », *Terrain* 62 : *Les morts utiles* : 138-151.

Elisseeff, Danielle

2015 « Art culinaire, objets de communication avec les Ancêtres en Chine et au sud du Fleuve Bleu ». Communication à la journée d'études *Anthropologie des pratiques rituelles de la Chine au monde austronésien*. Paris, EHESS-Musée du quai Branly-Inalco.

Erlich, Josef

1978 *La Flamme du Shabbat. Le Shabbath, moment d'éternité dans une famille juive polonaise*. Trad. du yiddish par Marc et Léa Rittel. Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Fang, Ling & Vincent Goossaert

2008 « Les réformes funéraires et la politique religieuse de l'État chinois, 1900-2008 », *Archives des sciences sociales des religions* 144 : 51-73.

Freedman, Maurice

1967 « Ancestor Worship : Two Facets of the Chinese Case », in Maurice Freedman, ed., *Social Organization. Essays Presented to Raymond Firth*. Chicago-New York, Aldine : 85-103.

Goossaert, Vincent

2000 *Dans les temples de la Chine. Histoire des cultes, vie des communautés*. Paris, Albin Michel (« Sciences des religions »).

Goossaert, Vincent & David A. Palmer

2012 *La Question religieuse en Chine*. Trad. de l'anglais par Vincent Goossaert, Fanny Parent et Éva Salerno. Paris, CNRS Éd.

Granet, Marcel

1989 [1922] « Le sentiment religieux dans la Chine moderne », in Marcel Granet, *La Religion des Chinois*. Paris, Imago : 157-175.

Hertz, Robert

1928 [1907] « Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort », in Robert Hertz, *Mélanges de sociologie religieuse et folklore*. Paris, Alcan : 1-98.

Jordan, David K.

1972 *Gods, Ghosts, and Ancestors. The Folk Religion of a Taiwanese Village*. Berkeley, University of California Press.

Lewis, Oscar

1973 *Une mort dans la famille Sánchez*. Trad. de l'anglais par Céline Zins. Paris, Gallimard (« Témoins »).

Li, Yih-yuan

1976 « Chinese Geomancy and Ancestor Worship : A Further Discussion », in W. H. Newell, ed., *Ancestors...* : 329-338.

1985 « On Conflicting Interpretations of Chinese Family Rituals », in Hsieh Jih-chang & Chuang Ying-chang, eds, *The Chinese Family and its Ritual Behavior*. Taipei, Institut of Ethnology-Academia Sinica (« Monograph Series B » 15) : 265-283.

1986 « Ancestor Worship and the Psychological Stability of Family Members in Taiwan ». Document dactylographié, 9 p. [<http://www.ioe.sinica.edu.tw/Content/search/GSearch.aspx?SiteID=530367210274542025&keyword=yin-yuan+li>].

Newell, William H., ed.

1976 *Ancestors*. The Hague, Mouton / Chicago, Aldine.

Scott, Janet Lee

2007 *For Gods, Ghosts and Ancestors. The Chinese Tradition of Paper Offering*. Seattle, University of Washington Press.

Stafford, Charles

2000 *Separation and Reunion in Modern China*. Cambridge, Cambridge University Press.

Thoraval, Joël

2014 « La mort en Chine », in Maurice Godelier, ed., *La Mort et ses au-delà*. Paris, CNRS Éd. (« Bibliothèque de l'anthropologie ») : 203-240.

Vandier-Nicolas, Nicole

1961 « Le jugement des morts en Chine », *Sources orientales* 4 : 231-254.

Verdier, Yvonne

1995 *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »).

Wang, Jing

2013 « Le Nouvel An chinois à Paris sur les scènes de l'altérité », *Gradhiva* 17 : 170-193.

Wang, Sung-hsing

1976 « Ancestors Proper and Peripheral », in William Newell, ed., *Ancestors...* : 365-372.

Watson, James L. & Evelyn. S. Rawski, eds

1990 *Death Ritual in Late Imperial and Modern China*. Berkeley-Los Angeles, University of California Press.

Whyte, Martin K.

1988 « Death in the People's Republic of China », in James L. Watson & Evelyn. S. Rawski, eds, *Death Ritual in Late Imperial and Modern China...* : 289-316.

Williams, Patrick

1984 *Mariage tsigane. Une cérémonie de fiançailles chez les Rom de Paris*. Paris, SELAF-L'Harmattan (« L'Europe de tradition orale »).

Wolf, Arthur P.

1974 « Gods, Ghosts and Ancestors », in Arthur P. Wolf, ed., *Religion and Ritual in Chinese Society*. Stanford, Stanford University Press : 131-182.

Jing Wang, *Où sont passés les ancêtres ? Morts et vivants dans une famille chinoise d'aujourd'hui.*

— Fondée sur l'expérience et la mémoire partagée d'une famille chinoise actuelle, celle de l'auteure, l'étude suit l'évolution du culte des ancêtres dans sa relation avec les pratiques funéraires au sein d'une grande ville. Dans les années 1980 encore, les ancêtres avaient leur pièce dans la maison, partageaient les repas et les fêtes, entretenant avec la famille élargie des rapports ritualisés et personnels. Les aménagements de la ville, la disparition de l'ancienne conductrice du rituel, la fin de la cohabitation de la famille étendue et les nouvelles politiques funéraires de l'État ont transformé en vingt ans cette situation. Comment les ancêtres se sont-ils éloignés des vivants ? Par quelles voies les familles recréent-elles avec eux un lien qu'elles estiment nécessaire ? Et ce dans un climat moral où la peur de mal faire a remplacé l'évidence de la coutume.

Jing Wang, *Where Have the Ancestors Gone ? Dead and Alive in a Chinese Family Today.* —

Established through the memory and experiences shared by a Chinese family, that of the author, the study follows the evolution of ancestor worship in its relation with the funeral practices in a big city. In the 1980s, the ancestors still had their room in the house, shared the daily meals and the festive activities with the family and maintained ritualized and personal relationships. However, the construction of the city, the disappearance of the grandmother (leader of the ritual practices), the end of the cohabitation of several couples in the same family, and the new funeral politics of the State transformed this situation. How did the ancestors get distanced from the living ? What methods is the family using to recreate the link deemed necessary ? In this situation, the anxiety to perform morally appropriate actions in avoidance of guilt seems to have replaced the once natural custom.